

Jean Baechler

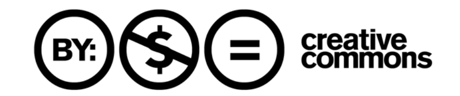
La Méditerranée, trait d'union ou barrière ?

In: La Méditerranée d'une rive à l'autre : culture classique et cultures périphériques. Actes du 17ème colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer les 20 & 21 octobre 2006. Paris : Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2007. pp. 271-283. (Cahiers de la Villa Kérylos, 18)

Citer ce document / Cite this document :

Baechler Jean. La Méditerranée, trait d'union ou barrière ?. In: La Méditerranée d'une rive à l'autre : culture classique et cultures périphériques. Actes du 17ème colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer les 20 & 21 octobre 2006. Paris : Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2007. pp. 271-283. (Cahiers de la Villa Kérylos, 18)

http://www.persee.fr/web/ouvrages/home/prescript/article/keryl_1275-6229_2007_act_18_1_1149



LA MÉDITÉRRANÉE, TRAIT D'UNION OU BARRIÈRE ?

Une image empruntée à la neurophysiologie serait peut-être plus adéquate : la synapse, qui laisse passer ou bloque les neuromédiateurs. La Méditerranée a pu servir de synapse culturelle entre plusieurs mondes. Sa vocation naturelle a-t-elle toujours été de se trouver en position ouverte, ou non ? Un débat célèbre, ouvert par Henri Pirenne en 1937, relancé par Maurice Lombard dans les années 1950 et peut-être assoupi aujourd'hui, a porté sur le point de savoir qui est responsable de la fermeture de la Méditerranée et de la coupure des communications entre l'Orient et Occident : les barbares et la dislocation de l'Empire romain ou la conquête arabe ? Le débat n'a pu s'ouvrir et se prolonger que par l'effet d'un postulat implicite, à savoir que la position normale et naturelle de la Méditerranée est d'être ouverte et que sa fermeture demande explication. Le postulat inverse de la fermeture naturelle et normale aurait aboli la question dès l'origine. J'aimerais soutenir ce postulat hétérodoxe et tenter de le transformer en théorème, car il m'apparaît plus proche de la réalité et de la vérité, et susceptible de favoriser des changements féconds de point de vue. Les faits plaident en ce sens, à condition d'adopter la perspective juste. Les faits reçoivent des explications sensées. Les enseignements à tirer ne sont pas indifférents.

Persée BY: creative commons

Les faits

Les faits sont des constructions de l'entendement, par application d'outils intellectuels à une documentation accumulée par les activités humaines et traitée de manière à pouvoir tester des hypothèses. Pour notre propos, le premier souci doit être de préciser l'échelle à laquelle les faits pourraient servir à conforter ou à ruiner l'hypothèse première de la Méditerranée comme obstacle culturel.

Quant à l'espace, l'échelle à retenir est celle à laquelle la mer peut être perçue comme une unité géographique distincte et cohérente, et non pas comme la juxtaposition et l'addition d'éléments disjoints – des rades, des baies, des côtes, des deltas, des estuaires, des bassins… –, telle qu'elle apparaîtrait à des échelles plus petites. Or, à cette échelle, les terres à considérer, que la Méditerranée est censée mettre en communication ou non, sont de dimensions continentales. L'échelle spatiale imposée par la problématique détermine l'échelle temporelle, où l'unité de compte n'est plus le siècle mais le millénaire. Ce choix d'échelle doit paraître incongru et inactuel à des spécialistes de la Méditerranée antique, pour qui l'échelle temporelle a pour unité sinon l'année du moins la décennie et, à contrecœur et faute de mieux, le siècle.

Qu'observe-t-on à cette échelle spatio-temporelle ? On aperçoit distinctement trois grands ensembles, que l'on conviendra d'appeler des « plaques culturelles », en référence à la tectonique des plaques géologiques. La plaque d'Asie Antérieure court de la Méditerranée orientale à l'Indus et de l'Asie centrale à l'Océan Indien. La plaque d'Afrique dessine un quadrilatère de l'Océan Indien à l'Atlantique et de la Méditerranée à la forêt dense. L'Europe est circonscrite par la Méditerranée au sud, l'Atlantique à l'ouest et les confins polaires au nord. A l'est, les limites sont plus indécises, quoiqu'elles n'excèdent guère le système hydrographique du Don, les marais du Pripet et la Baltique. En tout cas, culturellement et aux échelles définies, l'Europe ne s'étend certainement pas jusqu'à l'Oural. Il apparaît que les trois plaques ont la Méditerranée comme frontière commune. Par ailleurs, les contacts entre plaques sont possibles en trois zones. La plaque africaine touche la plaque européenne sur le détroit de Gibraltar et la plaque asiatique dans la presqu'île du Sinaï. En ces deux points, les transmissions de thèmes culturels sont possibles et plausibles. Les plaques européenne et asiatique se rencontrent en une zone plus indécise et plus étendue, puisqu'elle comprend les Balkans, la mer Noire et l'Asie Mineure, sinon en entier du moins largement à l'Est. Si l'on accepte l'image géologique, il s'agit moins d'une zone de contact, comme aux extrémités occidentale et sud-orientale de la Méditerranée, que d'une zone de subduction entre plaques.

Chaque plaque est esquissée dès le paléolithique supérieur – et même bien au-delà, si l'on voulait remonter plus haut dans les développements de la lignée humaine –, mais reçoit une individualité de plus en plus distincte et précise, au long des millénaires qui débutent avec la fin de la dernière glaciation et voient s'esquisser, s'ac-

centuer, s'installer et s'approfondir la néolithisation. La question peut être soulevée : peut-on assigner à ces plaques culturelles une ou des évolutions typiques et orientées ? Pour répondre, il faut regarder au-delà de l'horizon méditerranéen et inclure dans l'échantillon à considérer les plaques culturelles chinoise, indienne et amérindienne. A cette échelle culturelle, on observe un mouvement obstiné de coalescence politique qui, en cinq à sept mille ans et par l'entremise de guerres et de conquêtes innombrables, aboutit finalement à l'impérialisation de la plaque. Un Empire chinois s'installe durablement au IIIe siècle av. notre ère, un Empire indien éphémère lui est à peu près contemporain, un ou deux empires amérindiens ont émergé au XVe siècle, dont les développements ultérieurs ont été abolis par la conquête européenne. La norme politique paraît devoir être un empire étendu à l'ensemble d'une plaque distincte. Comment s'applique-elle aux trois plaques mises en contact par la Méditerranée ?

La norme est scrupuleusement respectée par l'Asie Antérieure, qui ouvre, au demeurant, la marche, puisque l'unification impériale est acquise dès le VIe siècle av. notre ère par le truchement des Perses achéménides. Sur la plaque africaine, la norme a été abolie, de manière bien plus radicale et définitive par la désertification du Sahara que par les Espagnols en Amérinde. La mutation climatique saharienne – qui est le complémentaire inverse de la fonte de l'inlandsis eurasiatique et nord-américain – a rendu impossibles même les premières étapes de la coalescence politique, celles qui, en plusieurs millénaires, expriment l'évolution des tribus en chefferies et des chefferies en royaumes. La radicalité de la mutation est telle qu'il faut un effort violent, pour garder constamment à l'esprit la réalité originelle d'une plaque africaine et le fait avéré que, jusqu'au IIe millénaire av. notre ère, l'Afrique du Nord doit être tenue pour le nord de l'Afrique. La plaque européenne a, quant à elle, ignoré la norme, et, en lieu d'empire, a fait émerger, après une gestation de mille ans, entre 476 et 1453, pour retenir des dates symboliques, une solution originale et exclusive : non pas un empire mais un système diplomatico-stratégique reposant sur le principe de l'équilibre entre polities, dont aucune n'est assez puissante pour l'emporter sur la coalition de toutes les autres.

Chaque plaque évolue, pour l'essentiel, de manière endogène et sous la pression de contraintes et de facteurs propres. Sans doute, des contacts et des échanges s'effectuent entre les trois plaques, comme il s'en effectue entre l'Asie Antérieure et l'Inde, entre l'Inde et la Chine, entre les Andes et les hauts plateaux mexicains. Mais les

transmissions ne sont pas plus marquées et décisives entre les plaques communiquant par la Méditerranée qu'ailleurs. Une exception majeure se signale à l'attention, à savoir la néolithisation technique et économique, qui marque le passage, lent et continu, de la prédation à la production alimentaire. Sur la plaque européenne, la néolithisation est originaire d'Asie Antérieure, selon trois directions et en trois vagues distinctes et séparées : le long des côtes méditerranéennes à la mi-VII^e^ millénaire av. notre ère, selon le système du Danube à la mi-VI^e^ millénaire av. notre ère et par le Dniepr, le Dniestr et les plaines d'Europe du Nord à la mi-V^e^ millénaire av. notre ère. La Scandinavie vit sa néolithisation beaucoup plus tard, à partir du II^e^ millénaire av. notre ère. Sur la plaque africaine, on enregistre également trois directions. Le front le plus important et le plus décisif est saharo-soudanais, qui s'impose dès la fin du VII^e^ millénaire av. l'ère, en progressant d'est en ouest. Cette orientation semble indiquer une origine asiatique, mais elle n'est pas assez marquée, pour que soit exclue la possibilité d'un foyer néolithique autochtone. La néolithisation suivant les côtes méditerranéennes vient, comme en Europe, d'Asie. La troisième progression selon les parallèles concerne, dans le nord-ouest de l'Afrique, les reliefs du Tell et de l'Atlas, où l'influence saharo-soudanaise paraît décisive.

Quelle position et quel rôle attribuer à la Méditerranée dans cette animation ? La réponse brutale est que, pendant ces millénaires, elle ne joue aucun rôle, en tout cas pas de contact entre les trois plaques. Avec la néolithisation en marche sur les trois plaques, on constate le développement non pas d'une synapse entre elles, mais d'une aire culturelle méditerranéenne propre et distincte. Sur cette aire culturelle, on observe une ligne évolutive caractéristique et en grande partie endogène. Aux VII^e^ et VI^e^ millénaires av. l'ère, la néolithisation progresse le long des côtes et par les îles, en procédant par sauts et en profitant du cabotage. Des ensembles régionaux finissent par émerger, par exemple l'ensemble culturel formé par les littoraux maghrébin, espagnol, français, italien et insulaires. Entre ces aires régionales, les contacts et les échanges sont sporadiques avant l'âge du Bronze. A partir de là, ils s'intensifient, en continuant de privilégier le cadre méditerranéen. Il est frappant que, malgré l'antériorité chronologique du front de néolithisation méditerranéen, tant au nord qu'au sud de la mer, le passage à la production de l'Afrique et de l'Europe ne doit rien à leur front méditerranéen respectif. Avec le temps, on voit émerger et se consolider des ensembles politiques, phénicien, grec, punique,

italiote, romain, étrusque..., tous strictement méditerranéens et peu tournés vers les profondeurs des trois plaques. Enfin, l'unification politique est effectuée sous l'égide de Rome. L'aboutissement reçoit des évolutions antérieures ses deux caractères distinctifs. D'une part, l'Empire romain ne vérifie pas la norme néolithique impériale, puisque, non content de ne pas s'identifier à une plaque culturelle, il inclut dans une formation politique commune des fragments de trois plaques. D'autre part, l'Empire correspond à l'unification politique, par la guerre et la conquête, de l'ensemble méditerranéen, qui a évolué de manière très largement autonome pendant des millénaires et qui constitue ainsi son centre de gravité géostratégique.

Le diagnostic est clair : la Méditerranée n'est pas une synapse du tout ! Elle est une zone de contact, mais par simple contiguïté géographique. Les échanges et les rapports les plus importants entre les plaques ne passent pas par la Méditerranée, mais par Gibraltar, le Bosphore et le Sinaï. Par ailleurs, cette zone est très capable de s'ériger en entité historique et culturelle distincte, en contact avec les trois plaques : d'un intermédiaire putatif, la Méditerranée est devenue un interlocuteur à part entière et potentiellement dominant.

Les explications

Elles doivent porter sur deux objets distincts, d'une part les grandes plaques culturelles et, d'autre part, la Méditerranée comme ensemble culturel et politique. Quant aux plaques culturelles, une explication à peu près convaincante devrait s'attacher à montrer, d'un côté, la rationalité ou la logique des grands ensembles culturels en tant que tels, c'est-à-dire comme objets de la matière historique à côté d'autres comme les polities, les systèmes diplomatico-stratégiques transpolitiques, les réseaux de communication et beaucoup d'autres. De l'autre côté, il conviendrait de trouver les raisons de la définition de telles plaques. De même, ce ne serait pas la même démarche, qui s'attacherait à examiner pourquoi l'espèce humaine se constitue en sociétés politiques ou polities, définies comme des espaces de pacification tendancielle vers l'intérieur et de guerre virtuelle vers extérieur, et celle qui prétendrait expliquer la France, la Chine ou les États-Unis comme des cas de polities historiques. Curieusement, dans le cas des grandes plaques, les deux démarches convergent et se confondent au niveau des principes les plus

généraux de l'explication. Les données empiriques sont incontestables. Alors que l'humanité paléolithique était distribuée – les Aborigènes australiens en témoignaient encore à la fin du XVIII[e] siècle – en minuscules ethnies d'un millier d'individus, chacune explorant son propre champ de possibles culturels, l'humanité néolithique a été happée dans un mouvement lent et inexorable de regroupement et de coalescence, jusqu'à être tendanciellement distribuée en six ou sept grands ensemble.

Ceux-ci couvrent environ cinq millions de km^2, mettent de cinq à sept mille ans pour se constituer, ont disposé, dans les meilleurs cas, de cinq mille ans pour se développer et se consolider, avant que l'irruption de la modernité vînt bouleverser la donne historique, et trouvent leurs destinations politiques dans la fondation d'un empire. La Chine, l'Inde, l'Asie Antérieure et l'Amérinde – celle-ci avec des incertitudes, en raison d'une évolution plus tardive et interrompue brutalement – répondent exactement à ces critères. L'Europe aussi, sauf que l'aboutissement politique n'a pas été un empire, mais une transpolitie en équilibre, que l'on appelait « la balance européenne » au XVIII[e] siècle et « le concert des nations européennes » au XIX[e]. En Afrique, il est rétrospectivement assuré que, sans l'épisode majeur de dessiccation qui a donné naissance au Sahara, une civilisation unitaire se serait développée au nord de la forêt dense et qu'elle aurait abouti probablement à un empire et certainement à une organisation politique l'incluant dans son intégralité. Au sud de la forêt, l'Afrique bantoue a vécu sa néolithisation avec plusieurs millénaires de décalage et à partir de l'ère chrétienne seulement, si bien qu'il est impossible de discerner des lignes directrices et encore moins de fixer des contours et des aboutissements.

Dans tous les cas, le principe général de l'explication est assez simple et constitué de deux volets. Les grandes plaques correspondent manifestement à des zones climatiques circonscrites. Montesquieu n'avait pas tort de placer le climat à la base de l'explication des affaires humaines, mais il aurait eu encore davantage raison, s'il eût posé que le climat – et, plus généralement, les milieux naturels – ne fait sentir son influence que par l'entremise des équipements techniques avec lesquels les humanités s'adaptent à leur environnement. Pendant les dix à douze mille ans de néolithisation et de néolithique, l'équipement technique a été développé à l'occasion de l'agriculture principalement. Ainsi, un premier volet est économique et technique.

Le second volet concerne l'espace, les communications, les coûts de transaction, les réseaux, qui tous convergent dans une pro-

blématique politique. En conformité avec le concept du politique, celle-ci se développe dans deux directions. Selon l'une, des espaces de pacification tendancielle sont définis, qui se fondent sur la circonscription de polities et sur la définition de régimes politiques, c'est-à-dire sur des modes d'organisation des relations de pouvoir. Selon l'autre, des guerres sont inévitables entre polities, qui, à l'échelle des siècles et encore plus des millénaires, conduisent inexorablement à l'absorption des polities les unes par les autres, jusqu'à l'émergence d'un vainqueur ultime, Qin en Chine, les Maurya en Inde, les Perses achéménides en Asie Antérieure. Un empire est simultanément une politie continentale et un régime politique adapté à sa gestion la plus efficace et la moins coûteuse possible. On peut plaider que l'Empire chinois a le mieux réussi cet exercice périlleux et que, à ce titre, il peut être utilisé comme étalon dans les études comparatives. Le second volet est politique.

Une explication plus ambitieuse encore chercherait à intégrer les facteurs économiques et politiques, soit dans un ordre de dimension supérieure soit en les subordonnant les uns aux autres. La première paraît impraticable. La seconde favorise le politique sur l'économique. Quoi qu'il en soit, si le principe de l'explication est simple, son détail est infiniment compliqué et chaotique. La combinaison du principe et du détail fait irrésistiblement penser à une image empruntée à la physique et/ou aux mathématiques, celle du chaos et de l'attracteur : des mouvements dispersés dans tous les sens favorisent malgré tout une certaine direction qui les attire. En l'occurrence, l'attracteur est l'empire, qui maximise les avantages économiques et minimise les coûts politiques.

La Méditerranée perçue comme ensemble culturel et politique résulte de facteurs et de contraintes bien connus. Le plus frappant et le plus distinctif est un climat particulier, à la fois original, rare et même unique par son extension. Les autres zones de climat méditerranéen, la Californie, le Cap, la côte centrale du Chili, sont plus étroites, moins tranchées et peut-être moins équilibrées. Ce climat fait contraste le plus vif avec l'arrière-pays en Afrique, où celui-ci est un désert. Il est moins marqué, mais à peine, en Europe, où les influences océaniques et continentales s'imposent très vite, à l'occasion au bord même de la Méditerranée par l'influence du relief. En Asie Antérieure, les transitions sont mieux assurées, mais le relief et l'aridité imposent des coupures saillantes. Ensuite, la mer elle-même est hostile et difficile à pratiquer pour des techniques pré-modernes de navigation. Elle est, de ce fait, peu liante et favorise le cabotage le long des côtes aux dépens de la navigation en

haute mer. Cette contrainte favorise la dispersion contre la concentration. Un corollaire de cet état de fait est la difficulté d'assurer le contrôle de la mer. La piraterie en est encouragée, qui contribue à la dispersion et au repli sur des positions mieux protégées. Les données climatiques, topographiques, hydrographiques et hydrologiques, enfin, se combinent, pour favoriser décidément la définition et la circonscription d'unités locales menues, une rade, un estuaire, une plaine côtière... En raison des milieux naturels, des équipements techniques et du coût des relations, chaque unité tend à l'autarcie et toutes trouvent à peu près les mêmes solutions. Se suffisant à elles-mêmes, elles n'ont pas besoin des autres. Ajoutons que la pénétration de l'arrière-pays à partir de la mer ne va pas de soi, en raison des obstacles physiques mais surtout du fait d'une inappétence, imposée par les contrastes mêmes entre la zone méditerranéenne et l'intérieur des continents. Au total, on peut caractériser la Méditerranée comme une zone à la fois distincte par rapport au continent et centrifuge par rapport à elle-même.

En combinant les deux objets, les plaques culturelles et la Méditerranée, on obtient un tableau cohérent et intelligible. Il se signale à l'attention par trois traits dominants. La Méditerranée, d'abord, est une zone de contact entre les trois plaques culturelles, pour des raisons de simple contiguïté. Des objets, des informations, des thèmes passent par elle, car il est de la nature des plaques culturelles de s'interdire une étanchéité totale. Pourquoi ? Parce que l'espèce humaine est une et que ses représentants finissent toujours par communiquer peu ou prou. Entre la Chine et l'Inde, la barrière de l'Himalaya et du Tibet est redoutable, si bien que les deux plaques ont choisi de communiquer en la contournant au nord par les steppes – et non, énigmatiquement, par le sud et la voie maritime. La Méditerranée, ensuite, est une zone à part, qui ne se confond avec aucune des trois plaques ni ne se fond en aucune d'elles. Cette particularité encourage le repli sur soi et l'enfermement dans la résolution de ses propres problèmes et dans l'exploration de ses possibilités propres. La tendance de fond n'est pas tant de dresser une barrière que de s'abstenir de servir de trait d'union. La vocation naturelle n'est pas synaptique. La Méditerranée, enfin, est une zone centrifuge par rapport à elle-même. Cette dominante la disqualifie encore plus pour la fonction de trait d'union ou de synapse. Mais, comme la contiguïté est un fait, la barrière n'en est pas une, ou bien elle est friable et poreuse. Une perception plus juste note une tendance plus marquée de la Méditerranée à l'introversion qu'à l'extraversion.

Enseignements

Les enseignements principaux de la thèse sont structurels et conjoncturels, d'un côté, et touchent aux destinées de Rome, de l'autre. D'un point de vue structurel, si la thèse est, sinon vraie, du moins vraisemblable, la Méditerranée n'est pas le centre de gravité des trois plaques culturelles. En conséquence, il faut les chercher ailleurs. La quête conduit à des conclusions non quelconques, qui pèsent probablement encore aujourd'hui sur les développements à très grande échelle de l'humanité. Sur la plaque européenne, le centre de gravité est probablement les Germanies puis les Allemagnes. Le diagnostic soulève deux questions cruciales. La première est de savoir pourquoi les Romains ont décidé de s'arrêter à la frontière du Danube et du Rhin. La réponse de principe n'est pas énigmatique. Rome étant centrée sur la Méditerranée et installée sur les trois plaques, elle avait perdu la liberté de centrer son empire sur l'une des trois, sans risquer à coup sûr la dislocation. Elle devait contenir son rayon d'action géostratégique dans des limites lui permettant de transférer des troupes en n'importe quel point chaud de son empire dans les délais les plus brefs. Une seconde considération était la nature du terrain en Europe centrale, encore largement boisé et peu propice aux manoeuvres de la cavalerie, et la structure encore tribale des sociétés. Celle-ci favorise la défense aux dépens de l'attaque, en se pliant spontanément aux maximes de la guérilla : se disperser quand l'ennemi attaque en force et se regrouper contre ses points faibles. Quant aux Allemagnes, elles posent la question la plus cruciale de l'histoire européenne moderne et contemporaine. Pourquoi le centre de gravité européen a-t-il manqué, au XV^e siècle, de s'actualiser politiquement, en créant ainsi un vide et une zone de fracture, là où il importait d'instaurer la stabilité ? Pourquoi un royaume d'Allemagne n'a-t-il pas émergé de l'âge féodal, comme ont émergé des royaumes d'Angleterre, d'Espagne, de France, de Suède… ?

Le centre de gravité de l'Asie Antérieure est, à n'en pas douter, la Mésopotamie. Le constat soulève, ici aussi, une question cruciale. Pourquoi les Achéménides et les Abbassides n'ont-ils réussi à maintenir leur position que pendant deux siècles environ à chaque fois ? La réponse doit être cherchée dans le triomphe apparemment invincible de forces centrifuges dominantes. Celles-ci peuvent être rapportées de manière plausible à un climat de type sahélien, caractérisé par une pluviosité parcimonieuse et irrégulière, et, en conséquence de cette donnée naturelle, à un habitat en forme d'oasis

séparées par des solitudes. Cette structure réticulaire à grandes mailles impose des coûts prohibitifs de contrôle de l'espace, tout en favorisant les raids de conquête de très grande ampleur, à la manière d'Alexandre, des Arabes, des Mongols et des Turcs. Le fait est que, avec le temps, trois grands ensembles ont fini par émerger, iranien, arabe et turc, et que c'est l'ensemble arabe qui s'est révélé le plus centrifuge et le plus fragile.

En Afrique, le centre de gravité a été purement et simplement aboli, ce qui a rendu autonomes les franges nord et sud, sahéliennes, et problématiques les communications à travers le Sahara. Ce destin historique interrompu par les fluctuations climatiques pose la question de la destinée des franges. La réponse est nette au nord. Celui-ci n'avait le « choix » qu'entre deux sorts : ou bien l'intégration dans un ensemble méditerranéen, ou bien la captation par l'une ou l'autre des plaques européenne et asiatique. Dès la plus haute époque, la vallée du Nil et l'Égypte ont adopté la solution asiatique et s'y sont tenues indéfectiblement. Le reste de l'Afrique du Nord, jusqu'à l'Atlantique, a davantage hésité, du fait de l'épisode romain, mais, pour l'essentiel, l'Asie Antérieure l'a emporté dès la période byzantine. Au sud, la situation est plus confuse, en raison des contacts imposés avec l'Afrique de la forêt et bantoue. Malgré tout, malgré le désert et la difficulté des communications, toute la zone sahélienne, de l'Atlantique à l'océan Indien, a conservé une personnalité distincte et maintenu des contacts avec l'Asie Antérieure. Quant aux relations entre les deux zones sahéliennes, elles ont pris, à l'occasion, des formes messianiques et millénaristes tout à l'Ouest avec les Almohades et les Almoravides, sont demeurés discrets et sporadiques dans tout le Sahara et n'ont été maintenus durablement et continûment que par l'Égypte et le Haut Nil, ce qui suffit à expliquer la prégnance des influences asiatiques.

Le point de vue conjoncturel est défini par les rapports susceptibles d'être noués soit entre les plaques soit en Méditerranée même. La conjoncture introduisant par définition dans la complexité des événements, il convient de s'en tenir aux propositions les plus générales, celles qui ont des chances d'être vérifiées dans toutes les conjonctures, du moins à l'échelle des millénaires. La plaque africaine, ce qu'il en reste, peut être conquise à frais réduits à partir des deux autres plaques, mais les bénéfices de l'aventure sont limités. Elle s'est toujours limitée à l'Afrique du Nord, où l'Égypte est le trophée le plus convoité, mais est devenu un élément actif de la plaque asiatique. Ce n'est qu'au XIXe siècle, dans une conjoncture

moderne radicalement nouvelle et pour des raisons internes à l'Europe et à son principe d'équilibre, que Français et Anglais ont cru bon de conquérir et de se partager l'ensemble presque complet de la plaque et, au-delà, le reste de l'Afrique.

La plaque européenne est rendue imprenable, depuis l'Asie Antérieure, par la multiplication des centres de pouvoir politiques. Leur prolifération repose sur et perpétue, par une action réciproque, l'impossibilité de l'unification impériale et la structure aristocratique des sociétés. Comme le notait déjà Machiavel, l'Europe peut, à la rigueur, être conquise, mais le contrôle durable des conquis est impossible : la résistance est inévitable et, ses coûts de coalition étant bas, irrésistible. Les échecs des Huns, des Arabes, des Mongols et des Turcs ont pu avoir des raisons conjoncturelles voire anecdotiques, mais les racines sont beaucoup plus profondes. Inversement, l'Asie Antérieure peut être conquise à partir de l'Europe, comme en témoignent Alexandre et des épisodes contemporains, mais la conquête est ruineuse et éphémère à raison des coûts infligés par la dominante centrifuge.

En Méditerranée même, la réponse la plus générale est triple. Ou bien la barrière l'emporte, si bien que l'Europe et l'Asie s'ignorent : il ne se passe rien sinon la piraterie. Ou bien la Méditerranée s'anime, en raison de développements survenus en Europe et en Asie et suivis de la prise de contact entre elles, par exemple les poussées arabes, les Croisades, l'expansion ottomane et l'impérialisme européen au XIXe siècle. Ou bien le plus improbable survient et la Méditerranée est érigée en entité distincte. Cette issue est intervenue une seule fois sous la figure de l'Empire romain.

A propos de Rome, l'enseignement unique à tirer de la thèse est que son aventure impériale est une aberration historique. Ce diagnostic permet de soulever les questions les plus pertinentes et d'en esquisser les réponses. La première explication doit s'appliquer aux raisons pour lesquelles les franges méditerranéennes des trois plaques se sont retrouvées détachées de leur appartenance naturelle. La réponse est évidente pour la frange africaine : le Sahara l'a transformée en Afrique du Nord en place du nord de l'Afrique. Elle l'est à peine moins pour l'Europe : la sortie de la dernière glaciation s'est opérée du sud au nord et a été doublée par une néolithisation en trois bandes parallèles suivant la même progression. La réponse est plus délicate pour l'Asie Antérieure. Le facteur le plus apparent est, sans doute, la conquête d'Alexandre, suivie immédiatement de l'éclatement de son Empire. Mais le basculement des Séleucides en direction de l'ouest a dépendu d'une résurgence iranienne par l'en-

tremise des Parthes. Un troisième facteur, plus difficile à peser, a pu être la construction de l'Empire maurya en Inde. En bloquant toute velléité d'aventure militaire à l'est, il a pu détourner les Parthes vers l'ouest, contrairement à la situation qui, au début du XVI^{e} siècle, invitera les Moghols à s'aventurer en Inde. Ainsi, les trois facteurs ont pu se conjuguer, pour tourner vers la Méditerranée le Cham et l'Asie Mineure.

Une deuxième question porte sur les raisons de l'unification politique des trois franges. Une réponse de principe est proposée par la théorie des jeux. Les jeux à deux ou trois ne connaissent aucun point d'équilibre, ce qui les rend intrinsèquement instables. D'autre part, ce sont des jeux de tout ou rien, où celui qui gagne, gagne tout, et celui qui perd, perd tout. En conséquence, aucun des joueurs ne peut faire confiance aux autres, car l'enjeu est trop important et chacun doit saisir toute occasion de gagner. Or gagner ou perdre, quand les joueurs sont des polities, c'est conquérir ou être conquis. La logique de ces jeux transpolitiques à deux ou trois conduit irrésistiblement, à l'échelle des siècles, à l'émergence d'un vainqueur ultime et à la fondation d'un empire. Il se trouve que la Méditerranée, entre le III^{e} et le I^{er} siècle av. notre ère, a vécu des jeux à deux ou à trois, entre Rome, Carthage et les royaumes hellénistiques. La théorie prédit un vainqueur ultime, mais elle ne permet pas de le désigner à l'avance. D'où la troisième question : pourquoi Rome ?

Personne, jusqu'ici, n'a trouvé d'explication meilleure que celle de Polybe. Elle est distribuée en deux départements. L'un est intelligible en grande partie, qui souligne les avantages que la politique extérieure peut tirer d'un régime politique mixte, où les trois éléments monarchique, aristocratique et démocratique ont atteint une expression presque pure et réussi un équilibre à peu près parfait. Selon Aristote – et toute théorie politique qui tienne –, ce régime mixte est le meilleur, et, selon Cicéron – et toute histoire politique qui mérite l'assentiment –, la cité de Rome en a procuré, par des développements organiques étalés sur des siècles, l'exemplaire le plus réussi. L'autre département demeure aussi énigmatique qu'il l'était aux yeux de Polybe. Il renferme la constance romaine dans un effort séculaire, une obstination fondée sur le mauvais caractère, la cupidité, la fierté, l'ambition, la vision, par un ensemble de qualités, de vertus et de vices, dont on ne voit pas comment on pourrait les expliquer, même en recourant aux vertus éducatrices de la religion romaine. Au demeurant, la perfection du régime politique est, elle aussi, mystérieuse, comme le sont toutes les singularités historiques.

Il convient de les repérer, de les saisir dans leur vérité et de s'abandonner à l'admiration de l'improbable et de l'unique.

Il reste à tirer les conséquences des réponses aux questions. Elles sont manifestes et connues. Deux ressortent avec une acuité particulière. L'Empire romain est composé de portions de trois plaques culturelles. Il en résulte que, sur chacune, il a dû constamment affronter des ennemis, sans jamais pouvoir les vaincre définitivement. Cette situation contredit radicalement le concept même de l'empire, qui inclut la pacification d'une aire culturelle, étendue jusqu'à la zone indécise où les ennemis deviennent insignifiants, en temps normal. Cette situation anormale a fait de Rome un empire militaire, en contraste le plus marqué et le plus étrange avec l'Empire chinois, qui s'est conformé au concept d'empire jusqu'à se permettre de mépriser le métier des armes et de confiner au désarmement général. Le prix à payer par Rome pour cette « infraction conceptuelle » a été, d'un côté, des coûts prohibitifs, une fiscalité étouffante, une économie suffoquée et, probablement, une démographie anémiée, et, de l'autre, une instabilité politique chronique du fait des armées et de la carrière des armes comme filière principale de l'ascension sociale et des ambitions.

D'autre part, l'Empire étant disparate dans sa composition, les forces centrifuges sont irrésistibles et ne peuvent être contenues qu'à proportion de l'efficacité de l'appareil du pouvoir. La première grande crise de l'Empire, entre 235 et 270, révèle la fragilité de la construction. Les réformes institutionnelles de Dioclétien et les fondations de Constantin sont autant d'aveux d'impuissance face à la dérive qui affecte les deux plaques européenne et asiatique – l'Afrique du Nord n'est qu'un comparse et un objet de développements subis. On connaît la suite. Byzance rejoint ses destinées asiatiques, où le problème aurait dû être dorénavant : qui l'emportera, de Byzance ou de l'Empire sassanide et du christianisme ou du mazdéisme ? Personne n'aurait pu prévoir qu'un messianisme judéo-chrétien récupéré par des bédouins mettrait tout le monde d'accord, en imposant une solution inattendue. Quant à Rome, elle se consacre dès lors à sa vocation européenne et contribue de manière décisive à l'aventure européenne.

Jean BAECHLER